

Lecture écocritique du roman Le parfum d'Adam de Jean-Christophe Rufin

Ecocritical reading of the novel Le parfum d'Adam by Jean-Christophe Rufin

EL ASSAL Mohamed

Enseignant-Chercheur

Institut Supérieur des Professions Infirmières et Techniques de Santé de Fés

Annexe de Meknès

Maroc

HADJI Mohamed

Enseignant-Chercheur

Institut Supérieur des Professions Infirmières et Techniques de Santé de Rabat

Annexe de Kénitra

Maroc

Date de soumission : 11/05/2025

Date d'acceptation : 18/06/2025

Pour citer cet article :

EL ASSAL. M. et HADJI. M. (2025) « Lecture écocritique du roman Le parfum d'Adam de Jean-Christophe Rufin », Revue Internationale du chercheur, « Volume 6 : Numéro 2 » pp : 1417- 1438

Résumé

Les adeptes de l'écologie profonde critiquent sévèrement la société de consommation et son impact sur l'environnement. Ils dénoncent l'insouciance et la nonchalance des humains vis-à-vis des écosystèmes qui subissent diverses pressions anthropiques dévastatrices. De ce fait, ils prônent un retour à la nature et un changement radical de notre mode de vie et de notre vision de la planète. Les écologistes les plus extrémistes s'impliquent vigoureusement dans la mission de conception et d'élaboration de plans et de projets capables, selon eux, de sauver la terre en prêchant une décroissance de la population mondiale. L'objectif principal de notre étude consiste à présenter une lecture écocritique du roman *Le parfum d'Adam* de Jean-Christophe Rufin qui met en scène le fanatisme écologique et son visage écoterroriste. Cette lecture nous permettra de scruter l'univers de ce que nous appelons l'écologie radicale taxée, par ses détracteurs, d'irrationnelle, d'antihumaniste et de néomalthusienne.

Mots-clés : Jean-Christophe Rufin ; *Le parfum d'Adam* ; fiction écologique ; écocritique ; écoterroriste.

Abstract

Followers of deep ecology severely criticize the consumer society and its impact on the environment. They denounce the carelessness and nonchalance of humans towards ecosystems which are subject to various devastating anthropogenic pressures. As a result, they advocate a return to nature and a radical change in our way of life and our vision of the planet. The most extremist ecologists are vigorously involved in the mission of designing and developing plans and projects capable, according to them, of saving the earth by preaching a decrease in the world population. The main objective of our study is to present an ecocritical (ecopoetic) reading of Jean-Christophe Rufin's novel *Le parfum d'Adam*, which depicts ecological fanaticism and its ecoterrorist face. This reading will allow us to scrutinize the universe of what we call radical ecology, accused by its detractors of being irrational, anti-humanist and neo-Malthusian.

Keywords : Jean-Christophe Rufin ; *Le parfum d'Adam* ; ecological fiction, ecocritique ; Eco-terrorism.

Introduction

Les enjeux environnementaux s'imposent aujourd'hui avec force, d'où le nombre important d'œuvres qui interrogent notre relation à l'environnement naturel. Dans ce contexte marqué par un intérêt croissant pour les problèmes d'actualité, une partie de la littérature française contemporaine semble s'être vouée aux problématiques environnementales. Claire Jaquier énonce que face aux enjeux et aux défis écologiques et sociaux « on ne peut qu'encourager l'écopoétique à renforcer son acuité critique » (Jaquier, 2015).

Aujourd'hui, et plus que jamais, l'écocritique permet de recueillir, d'analyser, de concevoir et d'appréhender les différents systèmes d'interaction des hommes avec leur habitat. En fait, l'écocritique et l'écopoétique s'affichent comme deux approches qui cohabitent actuellement dans les études littéraires. La représentation littéraire de l'espace doit être considérée comme un élément primordial du récit et non pas comme un décor sans valeur :

[...] avec la montée d'une conscience environnementale, il n'est plus question aujourd'hui de réduire la nature à un décor statique, à un miroir de la psychologie ou à un espace symbolique. Depuis les années quatre-vingt, le monde universitaire anglo-saxon – curieux de *wilderness* (USA) ou de *country* (GB) – a relayé la montée de l'écologie en donnant pour but à l'écocritique d'étudier l'interaction du littéraire et de l'environnement naturel (Schoentjes, 2016 : 86).

Toutefois, l'« écopoétique » s'impose naturellement dans l'espace francophone, où on se préoccupe des aspects poétiques des textes qui mettent l'accent sur le travail de l'écriture, par contre l'écocritique, qui puise ses assises dans les études culturelles, crée sa notoriété dans l'espace anglo-saxon : « On peut constater que dans l'*ecocriticism* conçu par Buell, l'écriture environnementale se définit essentiellement selon des critères éthiques et thématiques au détriment des critères esthétiques » (Buekens, 2019). Et subséquemment, l'*ecocriticism* met l'accent sur la nature sauvage, l'engagement pour la protection et la conservation de la nature ainsi que les responsabilités éthiques et politiques, par contre l'écopoétique vise l'esthétique de la représentation de la nature. Pourtant, il est difficile d'instituer une distinction entre l'« écocritique » anglo-saxonne et l'écopoétique francophone, car ces deux approches s'intéressent à un corpus commun avec les mêmes outils et les mêmes procédés d'analyse. Les deux approches créent un même volet de recherche qui aborde notre relation à la nature et l'importance de l'habitat et des lieux dans leur rapport aux humains et aux non-humains. Ainsi, comme l'évoque Sara Buekens : « Outre ces enjeux éthiques, il est intéressant de voir par quelles formes d'écriture les auteurs décrivent le monde naturel et d'examiner les fonctions et les effets

des stratégies rhétoriques et des figures de style dont les auteurs se servent pour problématiser l'environnement » (*ibidem*).

En fait, malgré les nuances terminologiques entre les deux approches, leurs champs d'étude et de critique demeurent inséparables. L'écocritique/l'écopoétique accorde à la littérature la possibilité d'élever et d'éveiller la conscience écologique du lecteur. Les thématiques écologiques représentent une part importante dans le discours actuel qui implique différentes disciplines et différents espaces socioculturels, idéologiques et politiques, ce qui abolit tout cloisonnement disciplinaire.

La littérature écologique garde à travers son imagination cette capacité de réconcilier les humains à leur nature en décortiquant et en dévoilant les maux des non-humains et les soucis des humains. Certes, la dégradation de l'environnement est devenue une préoccupation mondiale. Nous nous interrogeons de plus en plus sur les menaces éventuelles qui pèsent sur la nature et sur les humains. La littérature prend en charge les doléances de la nature en repensant la nature et ses représentations. Ainsi, « la littérature ne recrée pas la nature. En revanche, elle réinvente sans cesse, par le travail de l'écriture, les interactions entre l'homme et la nature et les représentations de la nature que l'homme se fait » (Pughe, 2005 :73). Elle « est le lieu par excellence d'où l'on imagine de nouveaux modes de vivre, de nouvelles réalités, et donc, de nouveaux rapports au monde, à la planète et à la terre » (Posthumus, citée par Ziethen, 2013). De ce fait, l'interaction entre l'espace littéraire et la pensée écologique se réalise sous l'auspice de l'ouverture, de l'inspiration, de l'influence et de la libération. La littéraire s'active par son pouvoir à créer de nouveaux horizons capables de concevoir notre monde sous un nouvel angle fait d'interactions réciproques et salvatrices entre les humains et les non-humains. Lawrence Buell, écrivain considéré comme le pionnier de l'approche littéraire dite écocritique (*ecocriticism*), a exploré cet univers solennel de la littérature environnementale. Nous constatons que l'un des objectifs de l'écocritique est le rapprochement et la revalorisation du livre comme outil capable d'influencer la conscience et d'agir sur les actes des lecteurs tout en procurant à l'humanité une nouvelle vision du monde incorporant l'environnement comme une entité menacée. Elle a pour vocation de repenser et de réinventer la relation des humains au règne du vivant et à la nature : « Lawrence Buell, chercheur influent du mouvement de l'écocritique (l'étude de l'environnement en littérature), affirme en 2001 que la littérature se doit "d'écrire pour un monde en danger" (*Writing for an Endangered World*), soulignant la

nécessité de faire entrer la littérature dans ce débat mondial et pluridisciplinaire » (Boulard, 2014 :38).

Pour l'analyse de notre roman, nous nous appuyerons sur les théories et méthodes de l'écocritique/l'écopoétique. Cette étude vise à mettre en exergue les indices de la pensée écologique dans ce roman ainsi que les démarches éthiques, esthétiques et émotionnelles exhibées par l'auteur dans son intrigue. Les stratégies, techniques et méthodes adoptées peuvent nous renseigner sur son engagement et sur sa prise de position vis-à-vis de l'écologie radicale. Pour les écologistes fanatiques, la pression exercée sur les énergies et les ressources naturelles doit être étouffée afin de pouvoir conserver les conditions optimales garantes de la survie de la planète Terre. Ils adoptent une vision manichéenne du monde qui présage que la surpopulation constitue une menace inévitable et exponentielle pour l'équilibre et la stabilité de l'écosystème terrestre, tout en prêchant la haine et la violence à l'encontre des humains pris pour responsables de la dégradation de la nature. Et face aux grands défis de la croissance démographique, ils défendent les méthodes les plus radicales visant à diminuer la population mondiale. Comment la fiction écologique, telle que le démontre *Le parfum d'Adam*¹ (Rufin, 2008) à travers la représentation de l'écoterrorisme, transforme-t-elle les discussions théoriques (malthusianisme, écologie profonde) en une construction littéraire apte à représenter les craintes contemporaines, tout en soulevant la question de l'efficacité de la littérature en tant que canal d'alerte environnementale ?

L'étude du roman nous permettra ainsi de dévoiler comment les adeptes de l'écologisme extrémiste adoptent une vision malthusienne basée sur une réduction de la population humaine au profit des autres espèces vivantes. Avec la représentation de la nature comme une entité menacée et des discours écologistes radicalisés, ce roman entraîne le lecteur dans un milieu complexe, truffé de complots et d'actes bioterroristes. Notre lecture s'intéresse également à la manière avec laquelle le récit de Jean-Christophe Rufin assure le contact entre le texte de fiction et le discours de l'écologie radicale et comment s'élabore l'appropriation de ce discours dans la diégèse. Questionner cette rencontre, c'est scruter les questions inhérentes à un mode de pensée extrémiste : la surpopulation mettra-t-elle en danger la biodiversité et la stabilité de la planète ? Faut-il développer une écologie rigoureuse radicale et dogmatique en exterminant l'espèce humaine ? Faut-il tuer l'homme pour sauver la terre ? Que conspirent les personnages dans le récit ? Quel est leur rapport au monde de l'écoterrorisme ?

¹ Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *PA*, la pagination suivra le signe abrégé après la virgule.

Notre étude combine ainsi l'approche écocritique (analyse thématique et éthique) qui mobilise les concepts de Lawrence Buell (la création littéraire comme éveil des consciences et signal d'alerte environnemental) et d'Arne Naess (*deep ecology*) et une réflexion écopoétique où la forme romanesque (personnages, paysages, procédés narratifs et stylistiques) invite à repenser et réinventer la relation homme-nature.

Nous commencerons à cet effet par examiner la représentation romanesque de la démographie comme un péril écologique imminent, en scrutant la manière dont le roman utilise et considère les thèses malthusiennes et celles de l'écologie profonde (Naess) pour légitimer un projet radical. Par la suite, nous analyserons la pensée antihumaniste et écoterroriste véhiculée par les personnages, en transcrivant la manière dont le récit façonne leur conception du monde, leurs approches narratives et leurs techniques (bioterrorisme), tout en soulignant comment Rufin dépeint l'écologie radicale et ses implications éthiques et morales.

1. Une démographie exponentielle constitue-t-elle une menace pour l'existence humaine sur terre ?

Les adeptes de l'écologie profonde critiquent sévèrement la société de consommation et son impact sur l'environnement. Ils prônent un retour à la nature et un changement radical de notre mode de vie et de notre vision de la planète. Les écologistes les plus extrémistes s'impliquent vigoureusement dans la mission de conception et d'élaboration de plans et de projets capables, selon eux, de sauver la terre en prêchant une décroissance de la population mondiale. Dans cette optique, on s'interroge sur le rôle que jouent la surpopulation ou la pression démographique et sa dimension écologique dans la crise environnementale actuelle. Certes, la décroissance démographique reste, contrairement à toute logique, entachée de clichés et constitue un problème complexe et épineux.

1.1. L'écologie profonde et le rejet de l'anthropocentrisme

Le terme de l'écologie profonde a été inventé par le philosophe norvégien Arne Naess dans son article fondateur publié en 1973, « Le mouvement écologique superficiel et le mouvement profond ». (« *The Shallow and the Deep Long Range Ecology Movement* »). Ainsi, Arne Naess confronte deux positions face à la crise écologique. La première position tente de préserver et de gérer les ressources naturelles pour mieux les utiliser ; c'est la « *shallow ecology* » ou l'écologie « superficielle », qui se focalise sur les questions de protection de l'environnement en se saisissant de l'évolution technique. La seconde position, nommée « écologie profonde » est celle qui s'empare du problème « à la racine » et en profondeur, reconnaissant une « valeur

intrinsèque » de la nature. Cette écologie profonde (*deep Ecology*), évoque une nouvelle façon de voir le monde et une nouvelle manière de repenser la nature. Elle vise à modifier le rapport de l'homme à la nature en s'opposant à la vision anthropocentrique. Selon Arne Naess, « la richesse et la diversité des formes de vie sont des valeurs en elles-mêmes et contribuent à l'épanouissement de la vie humaine et non humaine sur Terre » (Naess, cité par Vinh-De, 1998 :104).

Jean-Christophe Rufin explicite que pour les partisans de l'écologie profonde : « l'homme ne se situe pas au sommet de la hiérarchie du vivant mais s'inscrit au contraire dans l'écosphère comme la partie s'insère dans le tout » (PA, 758). En effet, pour ce courant, l'être humain n'est plus considéré comme l'entité centrale de l'univers.

Les adeptes de l'écologie profonde affirment que dans le monde il y a plus d'hommes à loger, donc plus d'espaces à occuper par les habitats, ce qui affecte les surfaces destinées à l'agriculture et à l'élevage. La recrudescence des problématiques écologiques au cours des dernières années a fait surgir la question de la démographie mondiale. Pourtant, la problématique de la démographie et de la surpopulation a été déjà révélée par Arne Naess qui prône dans l'un des principes de son mouvement que « l'épanouissement de la vie et de la culture humaines est compatible avec une diminution substantielle de la population humaine. L'épanouissement de la vie non humaine requiert une telle diminution » (Naess, cité par Ferry, 1992 :144-145).

La décroissance de la population, voire l'extermination de l'homme, selon la mouvance écologique extrémiste, pourrait favoriser la conservation de la biodiversité et la préservation de la planète puisque l'être humain est le seul être capable de créer des désordres et des destructions dans la nature. Il convient de noter que l'écoterrorisme embrasse un ensemble d'organisations, de buts, d'idéologies et de philosophies. Il correspond généralement à des agissements de renversements de situation inopinés ou prémédités, d'intimidation, de violence ou acte de menace et de sabotage commis en faveur de l'environnement. Faudrait-il ainsi développer une écologie rigoureuse comme la prônent certains écoterroristes en faisant disparaître totalement l'espèce humaine pour préserver la Terre, ou, suffirait-il de réduire drastiquement la population en s'appuyant sur des valeurs malthusiennes ?

1.2. La perspective malthusienne : Le contrôle démographique comme remède à la crise planétaire

Thomas Robert Malthus (1766-1834), pasteur britannique, affirmait que la population humaine grimpait d'une façon exponentielle. Il a été le premier à exhiber une politique sérieuse et

réfléchi de contrôle de la natalité pour maîtriser la croissance de la population (*Essai sur le principe de population*, publié d'abord anonymement en 1798). À son époque, ses idées ont généré la polémique et la controverse au point où son nom est devenu une doctrine, le malthusianisme, qui prône la décroissance et la réduction de la population. Toutefois, plusieurs penseurs estiment que la régulation de la population se fera nécessairement par la propagation de certains fléaux comme la famine, les guerres, les maladies, etc. À la fin du XIX^e siècle, une indication vient d'être mise en évidence : la population humaine avait tendance à augmenter considérablement en dépassant de loin la croissance des ressources pour la nourrir. Pour les adeptes du contrôle démographique, cette situation mettrait en danger notre planète par l'épuisement des ressources naturelles et énergétiques qui sont limitées. Ainsi, on revendique l'intérêt de faire preuve de modération pour faire face à la rareté.

La croissance démographique des pays du Sud est souvent mise en avant dans les discussions et les débats autour de cette problématique et qui constitue l'une des causes avancées dans la crise écologique. Sommes-nous trop nombreux sur Terre ?

Connu pour ses prises de position en faveur de la protection de la nature, le commandant Cousteau n'hésitait pas à témoigner que "la surpopulation est le plus grand problème". Dans un entretien accordé en 1991, il considère d'ailleurs que la Terre ne pouvait pas accueillir décemment plus de 700 millions de personnes (Cousteau, 1991 :10). James Lovelock incrimine la démographie d'être la cause des déséquilibres naturels par les effets de la surpopulation et de la surexploitation des ressources naturelles. Pour lui, l'anthropisation ou la transformation des espaces, des paysages et des écosystèmes révèlent que la problématique de la surpopulation, les activités et les pressions anthropiques conduisent à la destruction et au « dérèglement de la terre ». Suggérant une régulation démographique, Lovelock dévoile sa position vis-à-vis de la réalité démographique en affirmant que les dérèglements causés à la terre seraient imperceptibles si la population était de 500 millions. Pour lui « un slogan comme "la seule pollution, c'est la population" désigne une implacable réalité. La pollution est toujours affaire de quantité. Dans l'état naturel, il n'y a pas de pollution. [...] Aucune des atteintes écologiques auxquelles nous sommes actuellement confrontés — la destruction des forêts tropicales, la dégradation des terres et des océans, la menace imminente d'un réchauffement de la planète, la diminution de la couche d'ozone et les pluies acides — ne constituerait un problème perceptible si la population humaine du globe était de 500 millions » (Lovelock, 2001 :155).

James Lovelock explicite qu'il serait possible de maîtriser les pollutions et de limiter les dégradations de la nature avec une population réduite. Autrement, avec un nombre de sept

milliards d'individus et un mode de vie basé sur l'exploitation abusive des ressources naturelles, les pollutions seront catastrophiques pour la vie sur terre et « modifieront la planète de manière irréversible » (*Ibidem*) si aucune mesure n'est prise pour les limiter.

Certaines études développent que la croissance démographique serait probablement responsable de tous les désastres et les catastrophes, depuis les guerres économiques et sociales ayant pour but le contrôle des ressources naturelles et énergétiques ; de l'eau et de la nourriture, jusqu'aux dérèglements environnementaux et changements climatiques, qui mettraient en danger l'équilibre planétaire et la survie humaine sur terre :

Pour les antihumanistes, l'écologie doit se faire contre les hommes. On trouve cette tendance dès les débuts du XIX^e siècle. John Muir, le fondateur du Sierra Club, l'inventeur de l'écologie moderne, a écrit par exemple : "Si une guerre des races devait survenir entre les bêtes sauvages et sa majesté l'Homme, je serais tenté de sympathiser avec les ours." Et John Howard Moore surenchérit : "L'Homme est la plus débauchée, ivrogne, égoïste, la plus hypocrite, misérable, assoiffée de sang de toutes les créatures". (PA, 257)

Dominique Bourg affirme qu'« il faut reconnaître qu'il existe un vrai problème démographique » (Bourg, 2010 :38). Il estime ainsi que « soit on se donne comme objectif, *horresco referens*, l'extermination d'une partie de la population mondiale, soit on admet que nous ne pourrions plus vivre avec le niveau de consommations matérielles qui est le nôtre » (*Ibidem*).

2. Faut-il exterminer l'homme pour sauver la planète ?

2.1. *Le Parfum d'Adam* : Écofiction au service de la dénonciation de l'écologie radicale

Le roman de Jean-Christophe Rufin *Le parfum d'Adam*, s'attelle à la thématique écologique et fait de l'écoterrorisme sa trame principale et sa toile de fond en exhibant des aventures rocambolesques et extravagantes qui captent l'attention à l'image des récits d'espionnage et d'aventure. Dans son récit, l'auteur utilise le choléra qui symbolise le mal absolu dans l'imaginaire collectif. Cette maladie épidémique, terrifiante et épouvantable, revient hanter les Terriens. Cependant, dans un style fluide et captivant, l'histoire commence par l'attaque d'un laboratoire que dirige à Wrocław en Pologne un scientifique au nom de Rogulski, ancien élève du professeur Fritsch lors du séminaire qui porte sur la démographie en 1967. L'attaque prend la forme d'une opération commando pour libérer les animaux destinés à l'expérimentation. En

fait, « tout le séminaire était orienté vers une question pragmatique et programmatique. Comment limiter la pression que les êtres humains imposent à la nature ? » (PA, 468).

Pour Fritsch et son séminaire, la question du rapport homme/nature tourne autour de la démographie. Il affirme que « l'homme ne pose pas un problème écologique en lui-même : après tout, les sociétés primitives vivaient en équilibre avec la nature et la nature leur prodiguait tout d'abondance. Mais, la clef de cette harmonie, c'était le nombre » (PA, 467). De ce fait, pour que ces sociétés vivent dans la prospérité et l'abondance, « il fallait que les membres de ces tribus restent en nombre limité et stable » (PA, 467) par le recours à des rites dans l'objectif de garder un nombre d'êtres humains qui serait sans préjudices pour la nature. Le professeur Fritsch est apparenté aux adeptes de l'écologie profonde dans un monde fictionnel en adoptant l'un des postulats de ce courant écologiste, notamment la vision qui évoque une diminution "substantielle" de la population mondiale. Il est ainsi considéré comme le maître des écoterroristes. Le surpeuplement, selon les tenants de cette mouvance, nuit à la nature et à la vie non-humaine et provoque une atteinte à l'harmonie entre l'homme et la nature. Pour eux, une décroissance de la démographie mondiale serait bénéfique pour la planète et sa viabilité. Fritsch énonce qu'il ne s'agit pas de critiquer la société industrielle productiviste jugée invasive pour l'environnement mais de réguler le conflit entre l'homme et la nature en contrôlant la démographie et en éliminant les plus pauvres. Pour lui « le danger mortel, ce sont les pays pauvres » (PA, 473). Ces pays souffrent d'une explosion démographique qui met en danger la stabilité et l'équilibre de la nature. Fritsch énonce que les pays pauvres, avec leur densité et leur fécondité élevées et leurs ressources limitées « défrichent les deniers endroits préservés du globe. Ils massacrent la faune sauvage, asphyxient les rivières, trafiquent les espèces protégées, coupent les bois précieux, souillent des centaines de milliers de kilomètres de côtes. Leurs vieux diesels émettent chaque année dans l'atmosphère l'équivalent de leur poids en poussières de carbone » (PA, 473-474). La démarche engagée par Fritsch conduit à la conclusion qui lui paraît logique que « l'écologie ne devrait pas prendre pour cible le fils riche mais le fils pauvre » (PA, 473).

2.2. La pensée antihumaniste : entre haine de l'homme et défense de la nature

Ted Harrow est le personnage représentatif de l'image de l'écologiste radical dans le roman de Jean-Christophe Rufin. Il adopte la théorie véhiculée par le professeur Fritsch qui affirme que les sociétés traditionnelles ont su s'adapter à la nature et ont pu conserver leur nombre limité permettant à ces sociétés de vivre dans l'harmonie et dans l'abondance au sein de la nature :

C'est cela qui caractérise les sociétés traditionnelles. Elles se sont adaptées à la nature et non l'inverse. Les combats rituels, les sacrifices, toutes les interdictions avaient pour but de limiter la taille du groupe. Ainsi, le milieu naturel pouvait toujours le nourrir en abondance. (PA, 308)

Harrow est la dynamo de cette organisation des Nouveaux Prédateurs qui se préoccupe de l'effet dévastateur de la population pauvre. Il met en accusation la prolifération humaine qui a causé des dommages irrémédiables à la nature en compromettant sa stabilité et son équilibre : « C'était exactement la thèse des Nouveaux Prédateurs dans sa forme ultime. Comme si quelqu'un était venu insuffler dans la fruste pensée de Harrow la subtilité philosophique de Fritsch... » (PA, p. 473).

Dans sa ferveur pour la lutte contre les éléments nuisibles à la nature, notamment l'homme, Harrow admet que l'adaptation à la nature permet la conservation de l'équilibre naturel et assure la nourriture à l'homme dans les conditions les plus optimales. Mais, « À partir du moment où cet équilibre a été rompu, l'homme a proliféré et il est devenu le meurtrier de la nature » (PA, 467). Ted Harrow incrimine l'homme, son individualisme et la sacralisation de sa vie d'être la source de tous les malheurs écologiques de la planète. L'homme crée ainsi le désordre et l'anarchie à cause de sa prolifération effrénée : « La nature n'y a plus suffi. L'équilibre était rompu. L'abondance était devenue pauvreté » (PA, p. 308).

Juliette, écologiste apparemment naïve, a pour mission, sur instruction de Jonathan, de saccager le laboratoire sous prétexte de libérer les animaux séquestrés. Jonathan lui ordonne de dérober lors de cette opération un flacon contenant un liquide rouge qui va servir par la suite à l'attaque bioterroriste sans que Juliette s'en rende compte : « Juliette ignorait la véritable mécanique de l'opération. Elle n'était pas la complice de Harrow, mais son instrument. Et au fond d'elle-même, elle le savait » (PA, 683). Jean-Christophe Rufin brosse un portrait mouvant et évolutif de cette jeune et dynamique militante tout au long du déroulement des événements. Une jeune qui épouse avec enthousiasme et fanatisme la cause et l'action écologistes sans discerner les vrais motifs des commanditaires de l'attaque bioterroriste. Des images apocalyptiques accablent l'esprit de Juliette comme « le bruit des forêts abattues, des bêtes sauvages massacrées, des rivières étouffées d'immondices, du ciel empesté de fumées, des mers polluées de pétrole » (PA, 309). Son amour pour la nature était infaillible et motivé par l'état regrettable de notre planète et les actes saugrenus perpétrés par l'égoïsme et la cupidité de la société de consommation à l'encontre de la nature. Elle adhère au combat pour l'environnement et épouse la thèse écologique qui résonne dans son intimité. Plusieurs expériences ont marqué sa vie et sa

reconversion vers la lutte pour la protection de l'environnement. Son père qui n'éprouve aucune compassion pour la nature et sa beauté devient avide de massacre et de destruction de cette nature et sa mère qui préfère le confort matériel à l'amour de son enfant se lance dans une attaque haineuse contre la pauvreté :

Son père, en plus d'être égoïste et pervers, était un homme lancé dans un combat sans merci non seulement contre ses semblables mais contre la nature. Cette haine de la nature avait laissé à Juliette de douloureux souvenirs. (PA, 316)

Juliette, cette jeune fille férue de l'écologie et de la protection de la nature, avait été manipulée par un certain Jonathan et le groupe extrémiste des « Nouveaux Prédateurs », un groupe constitué de dissidents d'une organisation moins radicale, *One Earth*. Dans sa ferveur pour la cause environnementale, elle adopte les attitudes de l'écologie profonde. Elle milite pour la cause animale et le biocentrisme :

Elle avait bien compris que la cause animale n'a rien à voir avec l'utilité des bêtes pour les humains. "Tous les êtres vivants ont des droits, qu'ils soient beaux ou repoussants, domestiques ou sauvages, comestibles ou non". (PA, 13)

Mais, en réalité, toute la question portait sur la lutte contre l'homme pour les tenants de cette mouvance écologiste radicale. *One Earth*, pour certains militants, adopte des attitudes fragiles, sans résultats plausibles et efficaces. Subséquemment, « il était fatal qu'un jour certains veuillent aller plus loin et s'attaquer non plus à l'activité humaine, mais à l'espèce humaine » (PA, 258). L'objectif est d'assurer « la lutte contre les excès de l'être humain qui ruinent la planète et compromettent sa survie » (PA, 155). Ainsi, Juliette découvre, dans l'ultime étape, que cette opération n'est autre qu'un complot bien monté pour s'attaquer à l'espèce humaine : « Son côté lymphatique, timide, mélancolique donnait bien le change. Elle pouvait facilement laisser croire qu'elle acceptait d'être manipulée. Mais, finalement, c'était elle qui menait la danse » (PA, 76-77).

Dans cette fiction écologiste, les personnages du roman sont dépeints conformément à leur caractère physique ou psychologique, leur vocation, leur origine sociale ainsi que leur importance dans le récit. On dévoile leurs émotions, leurs pensées, leurs affiliations qui contribuent à la connaissance de leurs choix et de leurs tendances dans la vie.

Pour déjouer le sinistre plan conspiré contre les humains par ces gens fidèles à l'écologie dite radicale, deux agents, Paul et Kerry, de l'agence Providence, respectivement médecin et psychologue, qui ont expérimenté les rouages de la CIA, se relancent dans cette affaire délicate en réponse à l'appel lancé par Archie, leur ancien patron au CIA : « La traque des Nouveaux Prédateurs était devenue pour eux la grande affaire de leur vie » (PA, 249-250).

Ces deux personnages se replongent dans cet univers complexe et aux multiples facettes pour mettre hors de nuisance les adeptes de cette organisation taxés d'écoterroristes : « Ces gens ont l'air d'en vouloir à l'espèce humaine en général » (PA, 167). Les deux agents entament leur traque contre ces écoterroristes qui veulent exterminer la population des pays pauvres jugée comme source de tous les problèmes écologiques du monde. À côté de cet univers d'espionnage et d'aventure qui agrémentent le récit, des images, des portraits, des paysages, des pérégrinations captent par leur intensité et leur imagination. L'histoire imaginée par Jean-Christophe Rufin permet un voyage dans différents continents : Europe, Afrique, Amérique du Nord et du Sud. Le récit s'orne d'une écriture dense et claire et un style plein de rythme et d'humour. Nous découvrons dans ce roman l'autre facette de l'écologie et une profonde réflexion sur les mouvements écologiques radicaux, leurs précurseurs et leurs partisans.

Ted Harrow, figure de proue des Nouveaux Prédateurs, est un personnage charismatique de cette organisation qui s'apparente à l'écologie radicale. « Cet homme était un mélange déroutant de force et de froideur » (PA, 277). Pour Paul « Son charisme est énorme, son intégrité évidente. Ses idées sont terrifiantes. Il propose ni plus ni moins que de déclarer la guerre à l'espèce humaine. Mais il les formule avec la tranquille rudesse d'un homme à demi sauvage » (PA, 363).

Ted Harrow lisait Aldo Leopold, cet ancien gardien de parc naturel qui a écrit le fameux récit intitulé *Almanach d'un comté de sable*. Il l'a marqué par ses pensées révolutionnaires en matière de protection de l'environnement et des espaces naturels. Juliette avait trouvé ce livre dans la chambre de Harrow et avait saisi l'opportunité pour le lire et interpréter la philosophie et les thèses exhibées par son auteur. Ce livre « parlait des montagnes, des rivières, des paysages comme de véritables personnes sur lesquelles l'être humain n'a pas de droit » (PA, 304-305). Il exige une nouvelle relation entre l'homme et la nature. Une relation dans laquelle l'homme n'occupe qu'une partie du tout et ne peut être le maître absolu. La pensée de Ted Harrow se révèle, sournoisement, vénéneuse et mortifère. Il complotte contre l'homme et rejette catégoriquement le respect de l'individu. Certes, il n'y a aucun doute que le projet de Harrow est un projet criminel. Il opte ainsi pour un système naturel qui tourne autour de la prédation.

Harrow conclut que « L'équilibre, c'est l'harmonie des prédateurs. Protéger la nature, c'est savoir qui il faut faire mourir » (PA, 312). Dans sa détermination pour la lutte contre les humains, il met en jeu une multitude de pratiques, de manœuvres et de démarches pour atteindre l'objectif fixé : faire périr des millions de pauvres êtres humains au moyen d'une arme biologique celle du vibrion modifié du choléra : « C'est un projet monstrueux, inouï, dit Paul, la plus grande opération d'extermination qu'on ait jamais conçue, une catastrophe planétaire » (PA, 369). Cette opération est dotée d'une aide financière d'un riche et ancien étudiant de Fritsch au nom de Mac Leod. Ce dernier critique vivement les écologistes qui s'attaquent et s'opposent au nucléaire, aux OGM, aux nanotechnologies et qui prennent pour cible la société industrielle, le nucléaire, le pétrole, la recherche pharmaceutique... Il nous avertit qu'« aucun ne semble se préoccuper de la catastrophe démographique dans le tiers-monde autrement qu'en termes vagues et qui aboutissent tous à une condamnation rituelle de l'Occident » (PA, 618).

Le projet, selon Paul, a commencé par le séminaire 67 et qui s'était montré envisageable grâce au soutien de Mac Leod et Rogulski. La mise à exécution de ce projet incombe à Harrow et à l'organisation des Nouveaux Prédateurs avec un outil d'exécution qui n'est autre que Juliette. Cette dernière est l'instrument chargé de répandre le bacille du choléra dans la favela de Baixada Fluminense non loin de Rio de Janeiro. Une immense favela brésilienne « d'où toute nature avait disparu et où ne restait que l'humanité dans sa forme la plus sordide » (PA, 577). Cet endroit regroupe une masse importante de misérables et de pauvres avec un taux de fécondité qui dépasse les normes. Dans ce milieu où pullulent « des malheureux et des monstres » les gens vivent dans la précarité et la promiscuité. Ainsi, « L'être humain, ici, c'était la destruction et la mort » (PA, 577).

Paul, d'après ses investigations profondes, révèle à Juliette que « Harrow ne voit que l'intérêt abstrait de la planète. Quant à ceux qui lui permettent d'agir, ils protègent surtout l'intérêt très concret de leur prospérité » (PA, 683). Ainsi, les thèses et les idées transmises depuis le séminaire 67 sont arrivées à maturité pour faire périr la masse des pauvres :

Ils voient l'homme comme un animal parmi les autres. Plus dangereux, plus meurtrier. Et ils pensent que la solution consiste à se battre sur ce terrain, à devenir des prédateurs, à éliminer l'homme comme le surplus d'une espèce nuisible. (PA, 682)

Des scènes fortes et pleines de suspens accaparent notre imagination dans une course contre la montre pour faire échouer l'action terroriste conspirée par ces fanatiques écologistes. Juliette,

juste avant le moment fatidique, appréhende les vrais motifs et les enjeux réels de cette action préméditée en affichant de la lucidité et de l'humanisme. Elle manifeste ainsi son rejet de ce projet antihumaniste. La neutralisation du clan des écoterroristes s'est concrétisée avec le travail de l'équipe des enquêteurs de l'agence Providence et l'aide effective de Juliette.

Dans l'épilogue de ce roman, l'auteur revient sur le succès infaillible de l'opération et la fin de l'affaire Harrow, ainsi que sur le sort réservé à chacun des protagonistes et des commanditaires du projet de massacre de la population pauvre. Le narrateur se focalise sur Paul et son retour à sa vie routinière, à sa profession de médecin au sein de sa clinique, mais également sur la visite d'Archie, le patron de Providence, qui lui propose d'autres projets de travail. Archie n'arrive pas à infléchir Paul de sa décision. Seulement, dans sa divagation, Paul revient sur les moments intenses de l'opération et les derniers moments avec Kerry. À cet instant-là, il remarque l'existence sur la table d'une lettre en provenance de Juliette. Une lettre de reconnaissance et de gratitude envers Paul, son humanité et son altruisme. Juliette évoque dans cette lettre son dégoût pour les actes qui envisagent l'extermination de l'homme et pour sa complicité dans un projet désastreux et abominable. Elle y étale solennellement ses émotions et ses regrets :

J'ai trouvé en vous plus qu'un soutien : une humanité qui m'avait longtemps fait défaut. Vous aviez pourtant toutes les raisons de me haïr. Je m'étais rendue complice de projets qui me paraissent aujourd'hui encore plus monstrueux que je n'avais pu le craindre. (PA, 745)

Elle continue ses déclarations et ses confidences en dénotant qu'aujourd'hui elle voit toute chose, « les bonnes comme les mauvaises, avec une netteté un peu effrayante » (PA, 746). Cette situation lui permet d'être raisonnable, judicieuse et lucide. Elle évoque sa déroute et son mauvais choix : « La finalité de mes actes était tragique, leur incohérence manifeste » (PA, 746). Tous les moments passés avec Harrow, ses propos, les images et les conversations qu'elle conserve de lui ont pris pour elle « une valeur nouvelle » (PA, 749). Mais, les choses ont dû changer depuis le renversement et l'appréhension des vrais motifs du projet commandité par Harrow et sa horde :

Aujourd'hui plus qu'avant, je crois voir assez clairement le personnage. Ce qu'il y avait en lui de haine m'apparaît sans le moindre doute et, par certains côtés, son souvenir me remplit de dégoût. Sans l'avoir souhaitée, sa mort m'a tout de même soulagée. (PA, 749)

Juliette arrive à concevoir une image claire sur Harrow, sur sa conscience, son âme, ses facultés et ses activités. Elle déduit que « Toutes ses déclarations sur la vie, la nature, la pureté originelle n'étaient que les oripeaux par lesquels il couvrait sa haine » (PA, 655). Harrow est le gourou des Nouveaux Prédateurs qui dissémine son venin et sa haine contre les humains pour un seul objectif, selon Juliette, qui est de faire dépérir toute l'humanité :

“Il n'aime rien, personne. Ni moi ni qui que ce soit au monde. Ce n'est pas parce qu'il y a six milliards d'êtres humains qu'il veut sauver le monde. Même s'il n'y avait qu'une seule autre personne sur la terre avec lui, il trouverait le moyen de la prendre en haine et de l'éliminer”. (PA, 655-656)

Dans sa dénégation de la pensée de Harrow, Juliette exprime avec vigueur que notre monde se présente « comme une gigantesque machine à produire toujours plus de richesses, de bien-être, d'échanges, de confort » (PA, 751) mais, ce monde a implanté des cloisons et des fossés entre deux univers antinomiques et antagoniques et qui constituent, selon Juliette « le péché originel de notre civilisation » (PA, 750).

En dehors de ces barrières, on assiste à toutes les images d'exploitation, de rejet, de refus et de dégradation par notre civilisation qui représente ainsi, « une gigantesque machine à produire de la pauvreté, du malheur, de la destruction » (PA, 751). Pour Juliette, les pauvres sont le produit de notre société qui est incapable de les accueillir dignement. Elle « les a fabriqués, rejetés hors de ses clôtures » (PA, 752). Ces pauvres, dans la pensée écologique radicale sont accusés de leur propre misère et indigence. D'où le projet de Harrow de les exterminer au nom de la préservation de la planète. Juliette, dans sa vocation réelle et loin de tout projet destructeur n'a qu'un but à entreprendre « c'est de casser les clôtures » (PA, 753) conçues par notre civilisation. Elle tient énormément à des paroles proférées par Paul lors d'une brève rencontre. Cette voix/voie a un sens concret pour elle et avoue qu'elle éclaire sa vie : « “Sauver l'homme en renforçant sa part humaine” » (PA, 753).

Les textes des Nouveaux Prédateurs, selon Kerry, l'associée de Paul dans les investigations lancées contre ces écoterroristes, regorgent d'exemples d'idées dégoûtantes et funestes comme l'éloge de la mortalité infantile dans les pays pauvres, l'animosité envers les programmes humanitaires d'urgence, envers les progrès médicaux. Étant fidèles à la pensée malthusienne, ils louent les fléaux qui s'abattent sur les pays pauvres notamment les guerres civiles, les famines, les épidémies qui concourent à la prédation de la population humaine (PA, 261-262) :

Dans les textes des Nouveaux Prédateurs, on reconnaît le vieux courant antihumanitaire, anti-nataliste, hostile au progrès, en particulier médical, tout cela au nom de l'intérêt supposé de la nature. (PA, 262)

2.3. Le Parfum d'Adam : un plaidoyer en faveur de l'humanisme écologique

L'auteur, dans son récit, s'exprime contre l'écologie dite radicale. Il nous met en garde contre cette mouvance qui prend pour cible les humains notamment les plus pauvres. Pour lui, cette mouvance puise sa source de la "deep ecology", éthique environnementale répandue dans les pays anglo-saxons. Il la qualifie d'antihumaniste et de destructrice du genre humain :

Il y a toujours eu deux courants dans l'écologie américaine. L'un, qu'on peut appeler humaniste, considère qu'il faut protéger la nature pour faire le bonheur de l'homme. C'est une perspective morale dans laquelle l'essentiel reste l'être humain et son avenir.

- [...].

- L'autre courant, au contraire, est antihumaniste. Il a toujours existé et il revient périodiquement au premier plan. Pour les tenants de cette conception, l'être humain n'est qu'une espèce parmi d'autres. (PA, 256-257)

Ce courant, taxé d'antihumaniste, dans sa vocation de défense de la nature exige de donner des droits à toutes les espèces vivantes et non-vivantes. Pour ce courant « La nature est un tout en elle-même et pour elle-même. Elle peut vivre sans l'homme tandis que l'inverse n'est pas vrai » (PA, 257).

Les personnages de Jean-Christophe Rufin maîtrisent bien la pensée écologiste radicale en énonçant les dangers réels de ce courant à travers la présentation des tenants de cette mouvance et de leurs théories. Le lecteur est appelé à appréhender les informations véhiculées par ces personnages et de comprendre les enjeux de l'écologie radicale. L'auteur manifeste, dans la Postface de son roman, ses motifs et ses intentions en dévoilant que « la fiction romanesque était sans doute le meilleur moyen de faire découvrir de manière simple la complexité de ce sujet et l'importance capitale des enjeux qui s'y attachent » (PA, 759). Il met en exergue la pensée malthusienne qui a influencé outre le domaine humanitaire, certains courants écologistes.

Pour Rufin « Malthus n'est pas mort, lui qui voyait dans les disettes et les épidémies le mécanisme "naturel" qui régule la population et, en la réduisant, l'adapte aux "subsistances", c'est-à-dire aux ressources disponibles » (PA, 756). L'auteur montre comment ce courant serait nocif pour l'humanité et pour sa cohésion à travers des images, des motifs et des messages. Il étale des arguments qui corroborent ses accusations tout en renforçant ses propos par l'emploi

de citations qui émanent d'intellectuels qualifiés d'extrémistes, comme celle de William Aiken : « une mortalité humaine massive serait une bonne chose. Il est de notre devoir de la provoquer. C'est le devoir de notre espèce, vis-à-vis de notre milieu, d'éliminer 90 % de nos effectifs » (*Earthbound : Essays in Environmental Ethics*) (Aiken, cité par Rufin, *PA*, 756-757). Jean-Christophe Rufin est un auteur prolifique. Dans son style et sa stratégie d'écriture, il s'est bien documenté sur cette tendance de l'écologie radicale et le rapport délicat et fragile entre la nature et l'homme. Il est à la fois médecin, diplomate et écrivain connu pour son engagement dans les organisations et opérations humanitaires. Rufin a cumulé une riche expérience à travers les missions et les responsabilités qu'il a assumées et ses connaissances dans le domaine médical, écologique et dans les services secrets de son pays. Son roman semble être une critique avérée du courant de l'écologie profonde notamment sa face radicale et extrémiste :

Pour étayer ce récit, j'ai fait appel à une large documentation qu'il est impossible de reproduire ici exhaustivement. Je me contenterai de renvoyer à quelques ouvrages de référence, à partir desquels il est possible de mener une recherche plus approfondie, en se référant notamment aux nombreux sites Internet consacrés à ces sujets. (*PA*, 760)

Jean-Christophe Rufin termine son roman d'une Postface dans laquelle, il exhibe et décrypte un ensemble de pensées écologiques, démographiques et de courants écologistes tout en évoquant les précurseurs de ces mouvances de préservation et de conservation de la nature dans le monde anglo-saxon, entre autres Aldo Leopold, John Muir, John Howard Moore, H. D Thoreau, Edward Abbey, Rachel Carson, Hans Jonas, Peter Singer, James Lovelock, David Ehrenfeld, Arne Naess, George Sessions, Bill Devall... Ces mouvements écologistes ont influencé par la suite le monde du militantisme écologique et l'univers intellectuel français.

Conclusion

Les adeptes de l'écologie radicale, comme nous l'avons vu dans le texte de Jean-Christophe Rufin, adhèrent à la doctrine néo-malthusienne représentée par Paul Ehrlich et son ouvrage *La Bombe P (The Population Bomb)* (P pour population) écrit en 1968 sur la question de la surpopulation humaine. Ce biologiste américain partisan de la mouvance du néo-malthusianisme écrivait : « Psychologiquement, l'explosion démographique est d'abord assimilée à une nuit torride et puante à Delhi. Les rues grouillent de gens. Des gens qui mangent, qui se lavent, qui dorment, qui travaillent, discutent et crient. Des gens qui passent les mains à travers les vitres des taxis pour mendier. Des gens qui défèquent. Des gens qui urinent. Des

gens qui se cramponnent à l'extérieur des bus. Des gens qui mènent des animaux à travers les rues. Des gens, encore des gens, toujours des gens » (Ehrlich, cité par Lomborg, 2004 :80).

Comme nous l'avons évoqué, Jean-Christophe Rufin remet en cause l'écologie profonde et ses perspectives pour l'avenir. Dans son livre *Le Parfum d'Adam*, il met à nu cette mouvance, sa philosophie et ses convictions dans la restauration du monde naturel. Il adopte dans son thriller une stratégie de dénonciation en proférant des critiques à l'encontre de l'écologie profonde notamment son côté extrémiste, tout en évoquant ses sources et ses adeptes et les menaces qu'elle réserve à l'humanité. Selon l'auteur, cette idéologie est catastrophiste, à visée malthusienne et qui est en désaccord avec l'humanisme.

Rufin possède son propre style et sa manière de concevoir son histoire et générer ses images, ses motifs, ses mots et ses phrases. Il adopte un style d'écriture fluide et sensible à l'entrelacement des différents aspects : esthétique, mimésique ou référentielle, mathésique ou didactique. Dans l'imaginaire écologique, on assiste à une utilisation disproportionnée de figures, de thèmes et d'images apocalyptiques qui inspirent peur et antipathie ainsi que de symboles et de métaphores qui caractérisent un monde de destruction et de mort. Pour Christian Chelebourg l'inquiétude écologique prend des dimensions grandioses, ce qui concède à cet imaginaire écologique l'opportunité de tirer profit de ce que Chelebourg appelle « le réservoir des thèmes horribles » (Chelebourg, cité par Boulard, 2014 :47). La littérature écologique contemporaine puise sa matière première d'un univers apocalyptique et dresse une fiction anticipatrice et une vision du monde dystopique.

Au terme de notre étude, nous pouvons dire que l'imaginaire de l'écologie se forge une place indispensable dans la sphère de la création et de la production littéraire et que l'interaction entre l'espace littéraire et la pensée écologique acquiert de plus en plus d'importance. La littérature devient ainsi un champ d'investigation scientifique offrant de nouvelles façons de voir le monde. Cette évolution remarquable de la littérature perçue comme un domaine d'expression artistique et créative lui permet d'être examinée sous différents angles et d'être accessible à une compréhension plus large tout en étant reliée à d'autres disciplines à l'instar de la linguistique, de la sociologie, de l'histoire, de la psychologie, de la science, de la religion, etc.

Le roman *Le Parfum d'Adam* de Jean-Christophe Rufin, bien qu'il critique les dérives de l'écologie radicale, il questionne les limites de l'anthropocentrisme et la légitimité des préoccupations démographiques, en mettant en exergue une dissension non résolue entre protection de l'environnement et éthique humaniste. Sa véritable force réside dans son pouvoir



d'alerter. Il promeut donc un écologisme humaniste, rejetant à la fois la surpopulation effrénée et l'écofascisme.

BIBLIOGRAPHIE

- Boulard, A. (2014). La pensée écologique en littérature. De l'imagerie à l'imaginaire de la crise environnementale. In David Sylvain et Mirella Vadean (Eds.), *La pensée écologique et l'espace littéraire*, *Cahier Figura* (36) 35-50. https://wp.oic.uqam.ca/wp-content/uploads/2016/08/cf36_03.pdf.
- Bourg, D. (2010). L'éco-scepticisme et le refus des limites. *Études*, 413 (7-8), 29-40. <https://www.cairn.info/revue-etudes-2010-7-page-29.htm>.
- Buekens, S. (2019). L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française. *Elfe XX-XXI*, (8). <http://journals.openedition.org/elfe/1299>.
- Cousteau, J.-Y. (1991). Entretien conduit par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat. *Le Courrier de l'UNESCO. Environnement et développement : Un pacte planétaire* (pp. 8-13). https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000090256_fre/PDF/090256freo.pdf.multi.
- Ferry, L. (1992). *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'Homme*, Paris : Éditions Grasset.
- Jaquier, C. (2015). Écopoétique, un territoire critique. *Fabula*. https://www.fabula.org/ressources/atelier/?Ecopoetique_un_territoire_critique.
- Larrère, C. (2006). Éthiques de l'environnement. *Multitudes*, 24(1), 75-84. <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2006-1-page-75.htm>.
- Lovelock, J. (2001). *Gaïa. Une médecine pour la planète*, Paris : Sang de la Terre, coll. « Guides Pratiques ».
- Lomborg, B. (2004). *L'écologiste sceptique : Le véritable état de la planète* (traduit par Anne Terre), Paris : Le Cherche Midi.
- Pughe, T. (2005). Réinventer la nature : vers une éco-poétique. *Études Anglaises*, 58(1), 68-81. <https://www.cairn.info/revue-etudes-anglaises-2005-1-page-68.htm>.
- Rufin, J.-C. (2008). *Le parfum d'Adam*, Paris : Gallimard, coll. « Folio ».
- Schoentjes, P. (2016). L'écopoétique : quand 'Terre'résonne dans 'littérature'. *L'Analisi Linguistica e Letteraria*, 24(2), 81-88. <https://www.analisilinguisticaeletteraria.eu/index.php/ojs/article/view/216/159>.
- Vinh-De, N. (1998). Qu'est-ce que l'éthique de l'environnement ? *Horizons philosophiques*, 9(1), 87-107. <https://www.erudit.org/fr/revues/hphi/1998-v9-n1-hphi3188/801093ar.pdf>.
- Ziethen, A. (2013). La littérature et l'espace. *Arborescences*, (3). <https://id.erudit.org/iderudit/1017363ar>.